

Jean Réal Brunette

La fascination des cimes



À la mémoire de mon ami Jacques dont les dernières paroles furent « *je sens que je glisse doucement dans le grand néant* ».

Ce qui suit est sans aucune prétention philosophique ou autre. Je l'ai écrit parce que je voulais en arriver à quelque chose de définitif. Cette concrétisation permettrait, peut-être, d'y porter un regard plus objectif.

Il s'agit donc d'une aventure tout à fait personnelle. Si par les méandres de la vie il il advenait que ces quelques lignes soient lues par d'autres, j'ose espérer qu'elles leur apporteront un peu de sérénité dans ce grand effort de conciliation que l'on nomme sagesse.

2 septembre 2014

Je ne sais combien de fois j'ai repris la rédaction de ce qui suit. À chaque fois, en le relisant, l'insatisfaction, l'insignifiance du résultat face à ce que cela souhaitait être étaient telles qu'il fallait recommencer. Cette fois, peu importe ce qui en sortira, sera la dernière. La première partie raconte le long cheminement qui n'a d'ailleurs conduit qu'à cette seconde dont le titre, «*Pour un ordre universel?*» se termine, on le notera, par un point d'interrogation. Elle ne comporte pas de discours apologétique, de justifications, de discussion philosophique; il est ce qu'il est, l'étape définitive de ma réflexion. Elle se résume par une conclusion, un «Vade-mecum» qui en résume l'essentiel. Tout ce qui suivra par la suite ne pourra être «*Approximations*», commentaires, élaborations sur ces principes fondamentaux de l'*Ordre*.

Lorsque s'amorce le cours du quatrième quart de siècle de son existence, pour peu que l'on ait été attentif, il s'est accumulé une quantité remarquable de connaissances. Mais curieusement, à ce moment de la vie, cette préoccupation, ce besoin de connaissance sont remplacés par une autre nécessité, une opération de simplification, un grand ménage dans ces acquis. Les contradictions les plus évidentes sont d'abord résolues. Puis on s'aperçoit que la pensée s'est développée en régimes, en systèmes, en domaines parallèles qui ne se parlent pas. La conciliation de ces univers donne lieu à une très laborieuse réflexion car chacun de ces systèmes fournit généralement sa propre justification interne. Ces univers sont des cercles fermés pour ne pas dire vicieux. Notre univers religieux entend difficilement le discours scientifique; le philosophique, le politique; le social, le monde économique et ainsi de suite. La vertu, le moral peuvent se dévoyer tout comme du bien peut naître du mal. Ce cheminement devient donc rapidement une conciliation de systèmes de pensée souvent contradictoires.

Puis vient un temps de recherche de l'essentiel. La poursuite de cette démarche s'avère laborieuse. Elle est d'autant plus difficile qu'elle remet en question des dogmes dans les divers systèmes. Les conclusions bousculent parfois; la poursuite du raisonnement conduit encore plus loin. Comme en laboratoire il s'agit de broyer au creuset les substances, les diluer dans divers solvants, les chauffer et finalement en extraire le résidu essentiel, significatif; ce sont les historiques tonnes de pechblende des Curie ne fournissant que quelques milligrammes de radium.

L'essentiel de cette réflexion, au point où j'en suis, pourrait s'exprimer en quelques lignes, une page; mais remettons à plus tard.

Quitter la certitude

Je suis issu d'un milieu qui possédait la vérité. La famille, la société dans laquelle nous vivions, la culture qui nous avait été léguée, la religion qui nous imprégnait, tout cela ne faisait qu'un et nous en faisons partie intégrante. Nous savions ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Nous pouvions reconnaître le bien du mal et surtout nous avons été dressés à vouloir le bien, à accepter de faire l'effort nécessaire pour le poursuivre. Les fautes étaient des fautes mais pardonnables pourvu que l'on ait l'honnête ferme propos de ne plus recommencer. C'était un devoir que de se discipliner pour arriver à faire mieux. On se façonnait, on se cultivait avec effort et une sensation de devoir accompli.

Les balises de la vie étaient claires et on pouvait s'y aventurer avec une certaine sécurité. L'environnement était paisible, le déroulement prévisible. Nous connaissions, règle générale, la paix. À cela s'ajoutait une certaine aisance matérielle suffisante. Cela aurait fini par nous endormir complètement s'il n'y avait pas eu cette autre volonté de faire bien, le travail.

Le travail était un autel sur lequel tout le monde sacrifiait. C'était une loi universelle qui ne souffrait aucune exception. Non seulement fallait-il travailler mais encore fallait-il bien travailler. Le meilleur compliment que l'on pouvait faire sur le compte de quelqu'un était de pouvoir dire de lui qu'il était un bon travailleur. Cela impliquait quantité et qualité. S'agissait-il du médecin, on le savait dévoué, c'est-à-dire, toujours disponible. Chacun savait sa place mais était assuré de celle-ci. Car ouvrier ou médecin, cette société acceptait les différences. Chacun portait l'habit qui convenait à la fonction, saluait et était salué comme il convenait. Les différences étaient normales. Il ne venait à l'esprit de personne de penser à changer quoi que ce soit. Nous vivions un équilibre. Les forces en cause s'appelaient et se répondaient comme par nécessité.

Un jour j'ai compris que mon père se trompait. Je crois que ce jour-là j'ai passé le seuil de l'enfance pour commencer le long cheminement de devenir adulte. Vers 6 ans, après une leçon de catéchisme où on m'avait expliqué que Dieu savait tout, au retour de classe, j'ai vainement essayé de le prendre en défaut, déviant sciemment et brusquement de mon petit trajet quotidien. Puis je réalisai qu'il devait avoir prévu même ce subterfuge; il connaissait même mes hésitations. Je devais croire en ceci ou en cela parce que le curé le disait, croire au curé parce que je croyais en Dieu et en Dieu parce que la religion le voulait et que le curé, c'était la voix de la religion. Ce dur contact avec le cercle vicieux des croyances me laissa un goût amer, un sentiment profond d'être piégé. Plus tard, je me révoltai du fait que mon copain ne puisse être sauvé parce que hors de l'Église, la nôtre va sans dire. Puis, je fus expulsé de la classe de religion pour avoir demandé, comme bien d'autres, comment on pouvait essayer de prouver l'existence de Dieu puisque cela relevait d'un acte de foi.

C'est l'histoire bénie d'une catastrophe intérieure. Je raconte cela parce qu'avant ce moment du doute tout était si clair, si paisible. Une situation où, après beaucoup d'efforts et d'erreurs, après avoir dégagé mes horizons, je n'aspire plus aujourd'hui qu'à une semblable paix, toute d'équilibre entre mes nouvelles données, ayant retrouvé ma place, une place pour chacun et chaque chose à sa place

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que ma vie avait été régie par un système rigide qu'il ne m'était plus possible de tolérer dans sa totalité. J'y trouvais quantité de questions non résolues. J'y trouvais des mesquineries. Ce système était refermé sur lui-même. Ce système n'avait pas de place pour ce que je découvrais de neuf. Mais on ne m'avait pas appris comment poursuivre ensuite seul mon chemin. Je me sentais près de l'exclusion encore une fois, alors que je ne savais pas encore où aller.

J'eus la chance d'avoir un maître qui sût au moins comment répondre à une de mes questions: « comment pourrai-je jamais savoir par moi-même, si telle pièce de musique est belle ou pas? » J'étais comme vide devant elles. Je ne savais faire la différence entre ce que des gens que je respectais jugeaient beau ou sans valeur. Je souffrais de cette impuissance. Mon enfance ne m'avait pas préparé à cela non plus. En réponse à ma question, ce maître me fit choisir entre la *Petite musique de nuit* et la *Symphonie concertante pour instruments à vent* de Mozart. Je choisis la symphonie. Puis il me dit « Je ne vais rien t'apprendre sur la musique. Il faut trouver par toi-même. Tu as là, là ce qu'il te faut. Tu l'écouteras. Tu l'écouteras encore et encore. Tu l'écouteras quand tu seras triste et quand tu seras joyeux, quand tu souffriras d'ennui ou en compagnie de quelqu'un que tu aimes bien.

Tu l'écouteras jusqu'à ce que tu saches. » Ce fut certainement, le plus grand maître de ma vie.

Non seulement ai-je pu ainsi pénétrer dans l'univers de la musique mais j'ai par la suite utilisé la même approche dans d'autres domaines. Ces malaises qui m'assaillaient dans cette société feutrée qu'était la mienne, je me suis attaché à me les exprimer, à les préciser, sans cesse, avec le même acharnement que j'avais investi pour apprécier la musique. Et j'ai pu parler avec d'autres ou lire, cette autre forme de rencontre. J'ai connu d'autres personnes partageant les mêmes malaises que moi. D'une rencontre à l'autre j'en ai connu qui pensaient autre chose que moi puis d'autres qui me venaient, issus de systèmes complètement différents mais dont la pensée me semblait, malgré tout, familière. Je les ai écoutés comme j'ai écouté Mozart, sans accepter que l'on m'instruise à leur sujet. J'ai écouté puis écouté encore la musique de leur pensée. C'est de cela que je voudrais parler.

Au hasard des rencontres et des lectures j'ai connu énormément d'idées nouvelles. Des idées qui souvent s'agglutinaient en systèmes communs à des foules d'hommes. Et c'est une multitude de systèmes que j'ai découverts, souvent centrés sur des dieux, plaqués tous dans l'univers hiératique comme d'immuables galaxies. Autant, plus de systèmes que de continents ou de couleurs de peau. *Ils* s'étaient développés au cours de l'histoire comme totalement isolés les uns des autres, comme issus de planètes différentes. Depuis leur fondation, après x milliards de bouddhistes dans le monde, x milliards d'hindouistes, x milliards de shintoïstes, x milliards de juifs, x milliards de chrétiens de diverses dénominations, x milliards de confucianistes, x milliards de musulmans et x milliards d'autres encore, ces systèmes de pensée voguent toujours superbement isolés les uns des autres. Les grandes rencontres historiques s'étant généralement soldées par de fulgurantes hécatombes guerrières, des massacres sans limites. Et la folie furieuse continue.

Je fus surtout impressionné, dans chacun de ces systèmes, par les innombrables déviations accumulées avec le temps ou plutôt par l'érosion de la pensée originale des fondateurs imposée par une multitude avide d'hiérophantes obtus, de profiteurs de toutes espèces. Ce fut cette quête des valeurs d'origine de ces systèmes et religions qui fut la plus ardue des aventures encore qu'elle demeure forcément incomplète et superficielle.

Pourtant une impression domine nettement; j'ai trouvé à presque tous ces systèmes infiniment plus de similitudes que de différences lorsque je me suis attardé à l'essentiel, à l'essence des messages plutôt qu'à la formulation culturelle qui les supportait ou la pathétique insignifiance de ceux qui trop fréquemment les véhiculaient. Presque toutes les religions, tous les systèmes philosophiques ont finalement pour objet la recherche de la juste conduite de la vie vers l'accomplissement ultime de chacun. Et plus elles sont pures, meilleurs sont les adeptes.

J'ai rencontré ou lu tant d'hommes extraordinaires dans leurs sphères de connaissance respectives, tant de génies, tant d'hommes respectables, tant d'hommes qui avaient eux aussi été saisis par les mêmes problèmes que moi et ces hommes ont appartenu à autant de religions, de croyances, de philosophies, de systèmes que l'on puisse imaginer. Faut-il pour autant croire qu'un seul groupe d'entre eux possédait la vérité, les adeptes d'une seule religion, d'un seul de ces systèmes? Faut-il croire que tous les autres, que je reconnaissais par ailleurs pour des esprits supérieurs dans leurs domaines respectifs, se trompaient? Mais non, car dès que la quête est sérieuse elle récolte toujours la même manne. La vérité est caméléon, elle se drape de la culture dans laquelle elle baigne.

C'est à la recherche de ce résidu commun à toutes ces religions, à toutes ces philosophies, à tous ces systèmes que je me suis adonné de toutes mes forces. J'ai tenté de réduire au plus grand dénominateur commun cet immense bagage de pensée humaine accessible à toute personne qui en fait l'effort. Mais j'ai entrepris encore plus, essayer de dire cette quête. Pour écrire ce livre que je voudrais écrire, il faudrait reprendre la vie à son début et la raconter. Il faudrait savoir écrire, dire les choses correctement, en un style, limpide et coulant. Je ne possède rien de tout cela. La lenteur même d'écrire m'est insupportable. Il faudrait pouvoir tout dire en même temps. Il faudrait ciseler un seul joyau qui véhiculerait d'emblée tout ce jaillissement intérieur.

Pourrais-je y arriver que, même là, je serais encore déçu. Ce que j'ai écrit hier me paraît bien fade aujourd'hui et ce que j'ai vécu depuis risque fort d'avoir changé ma pensée. Ce que je veux écrire décrit la vie et la vie est en constant mouvement. Ces lignes ne peuvent être que le récit inédit de ce qui m'a permis de continuer. Il ne s'agit pas d'écrire un livre qu'on se contente d'écrire mais de forer en profondeur une source d'eau vive.

Cela ne servira à rien de simplement écrire. Il faut que je m'y adresse comme dans à un corps à corps. Chaque mot ne pourra être écrit qu'avec les autres en harmonique. Chaque mot sera le résidu au fond du creuset, le fruit d'une réduction à l'essentiel, sans art ni style. Chaque mot écrit devra se mesurer avec le plus profond des mots, le suivant.

Et pourquoi écrire alors? Parce que cela me permet de regarder, de voir mieux. La limitation qu'impose une pensée formulée, lui donne une existence dans le temps. Ces pensées sont nos balises le long de la route que l'on ne perçoit qu'en regardant en arrière. Bien simplement, j'écris pour moi.

Ce livre, s'il est impossible à écrire, sera également impossible à lire pour qui s'y aventurera car il exprime une certaine sagesse acquise au fil des ans, sagesse qui ne peut être donnée mais seulement découverte et cueillie. Il faut, pour s'abreuver à cette source, épancher une soif préalable, pour se nourrir de ces mots, combler une faim, ce vide, cet immense appel du besoin de comprendre.

Le lecteur devra faire le même chemin par lui-même en méditant chaque mot, chaque étape, et surtout, recommencer, toujours recommencer car à chaque mot, à chaque étape le lecteur lui-même sera devenu différent. On ne refait plus jamais une lecture identique de ce que l'on croyait avoir compris.

Il faudra pour pénétrer dans ce livre que je vais écrire refaire toute son expérience et mettre en suspens tout ce que l'on a appris, tout ce qu'une culture insuffle d'acquis et de préjugés, suspendre ses croyances, sa foi même, dans le plus total des respects, pour y revenir, un être neuf, plus ouvert, plus riche, plus disponible que jamais il ne fut.

Il ne s'agit de rien de moins que de tout recommencer, reprendre le long cheminement accompli jusqu'à maintenant, débarrassé de tout, nu comme l'enfant qui naît. Il faudra essayer de retrouver la pureté du regard originel. Seul ce regard neuf, frais, pur, permet de procéder à l'inventaire de la réalité et finalement, de composer avec elle, d'accéder à la paix

Lorsque j'ai commencé à écrire le fruit de ces réflexions et de ces rencontres, il s'est produit encore une nouvelle épreuve. Plus la réflexion se poursuivait, plus les ébauches s'accumulaient, plus le texte s'épurait. Au bout de longues années d'efforts, à force d'affinement de la pensée, je restais avec un lourd résidu si succinct

qu'on aurait pu le faire tenir sur une page. Et c'est ce que je ferai à la fin, produire une page qui résume tout.

Je pourrai toujours paraphraser ce massif et minimal résumé pour en faciliter l'accès à ceux qui s'y aventureront, mais je n'ajouterai, ce faisant, strictement rien à cette page totale. De ces pensées découleront des essais, des applications ponctuelles, en somme des approximations qui tenteront de concilier la dure réalité avec les grandes perceptions fondamentales. Elles n'y arriveront évidemment jamais parfaitement. Il faudra cependant pour la suite comprendre que c'est à la jauge ultime que constitue cette *page* que devront s'évaluer toutes pensées, à la mesure de notre imperfection; une leçon d'essentielle humilité.



Pour un ordre universel?

Les trois piliers du réel

Moi, les autres et le monde matériel, trois piliers fondamentaux de la réalité, trois mégalithes supportant la table de vérité, une table gravée de la règle primordiale de la conduite de la vie. Mais aussi, trois empires qui s'arrachent la domination de l'existence, de toute existence. Trois puissances aux prises dictant une oppressive nécessité d'équilibre. Mais également trois univers primordiaux pour [assurer](#) l'existence.

Moi

De toute l'histoire, celle de l'humanité comme celle de l'univers, la seule portion obligatoire, nécessaire, absolue, essentielle pour chaque individu demeure celle de sa propre existence. C'est chaque individu spécifiquement qui aura ri ou pleuré, souffert ou aimé. Chacun est pour lui-même la réalité fondamentale primant sur tout, antérieure à tout et à laquelle rien ne survivra. Si un individu cesse d'exister, son univers disparaît avec lui. Quand l'individu remonte ainsi du fond de l'abîme, qu'il crève la surface de la réalité comme le pêcheur de perle à bout de souffle la surface de l'eau, la prise de conscience primordiale qui le saisit est celle même de sa propre

existence, existence sans laquelle plus rien n'existe pour lui. *Je suis, MOI, le centre de mon univers.*

Les autres

Autour de moi grouille une multitude d'individus au sujet desquels il n'y a aucune raison de croire autre chose que le fait qu'ils soient comme moi, d'autres individus *centres de leurs univers*. Ils occupent mon univers comme j'occupe le leur, une interpénétration essentielle et obligatoire. L'humanité est une galaxie dans laquelle chaque individu est un centre, un astre avec sa sphère d'activité, qui attire et repousse les autres, participe ou s'isole

Les autres sont omniprésents, suscitant constamment de ma part des réactions allant de tous les extrêmes à l'indifférence la plus totale. Ils sont l'ennemi ou l'allié, l'associé ou le compétiteur, celui que l'on aime ou que l'on hait. Toujours l'autre pourra faire partie de la masse de ceux dont l'existence même nous est presque totalement indifférente ou dont l'exploitation anonyme nous profite impunément.

Les autres sont nos enfants, la famille, nos amis ou la société dans laquelle notre existence entière se déroulera. Ils sont notre passé et nous transmettent la culture dont nous sommes tissés.

Le monde matériel

Et c'est avec ces autres que je dois partager la nature qui nous entoure. Comme des cercles concentriques qui s'avancent et se croisent à la surface de l'eau, les vies de tous ces hommes se tissent sur la trame du monde physique qui nous supporte. Nous sommes issus de lui, formés de ses molécules que nous lui rendrons un jour. Ce monde matériel nous écrase ou nous nourrit selon le moment mais toujours nous y faisons face ensemble. J'extrais de ce monde

physique, formé de tout ce qui m'entoure, ma nourriture, mon vêtement et mon toit. Il est l'eau, la terre, l'air, le feu de ma vie quotidienne.

La nature, ce monde physique, constitue la troisième des réalités fondamentales. Cette troisième réalité finit de souder ensemble les deux autres parce qu'elle doit être partagée, parce qu'elle est le substratum de l'existence de tous.

Il est difficile d'admettre d'emblée une telle réduction de la réalité. Cela sera particulièrement lourd à accepter et même offensant pour les croyants, ceux dont la foi les entraîne vers une autre vérité. Mais pour croire en un Dieu il faut d'abord exister. C'est moi qui serai gratifié de ce que l'on appelle le don de la foi. Si je n'existe pas, le problème ne se pose sûrement pas. Pour adhérer à quelque foi que ce soit, il faut d'abord exister, avoir survécu à la soif, à la faim, aux rigueurs du climat. Et ce sera la même chose pour les autres croyants qui auront dû en faire autant. Ensemble avec moi, ils auront dû partager les fruits de ce monde matériel avant de découvrir ou d'inventer leur dieu.

L'enfant qui naîtra demain connaîtra dès les premiers moments de son existence l'expérience de la triple réalité fondamentale. Il pourra dire plus tard qu'« *il* » eût soif et fut rassasié de cette « *chose* », ce lait provenant du sein du premier « *autre* » de sa vie, sa mère. Ce fut sa première expérience de la triple réalité, moi, les autres et le monde matériel. Ce qu'il devint par la suite, ce que seront ses

connaissances, ses convictions, ses croyances, résulteront de ce long et progressif développement que constitue l'histoire d'une vie.

Tout ce qui existe pour moi dans cet univers, que ce soit les autres qui m'entourent ou ce monde physique qui nous supporte, n'existe, pour moi, que parce que je suis là, parce que j'existe. Que je disparaisse, que la mort ferme mes yeux, plus rien de cela n'existera. Que d'autres *moi* continuent de percevoir la mémoire de *ma réalité* dans leur vision intérieure ne changera en rien cet univers qui m'aura suivi dans la mort. La seule partie de ce moi qui survivra sera celle de cette poignée d'atomes qui supportaient ma forme humaine; ce sera ma contribution à l'évolution de la masse cosmique.

C'est une pensée de cet ordre qui doit nous guider au départ, retrouver la simplicité originelle pour ensuite redécouvrir toutes les convictions fondamentales portées dans nos cœurs et dans nos têtes. Cette démarche ne requiert aucune apostasie, aucun reniement, aucun abandon. Elle requiert seulement d'apprendre à vraiment voir ce que l'on regarde, puis, par la suite, à reconstituer nos univers personnels, en conséquence.

Il faudra pour avoir une vision juste de l'univers extérieur un équilibre juste de la valeur accordée à chacun des trois piliers fondamentaux de la réalité. Cela est aussi vrai que le fait qu'il faille un équilibre juste des trois couleurs primaires, rouge, jaune et bleu pour obtenir un éclairage blanc, non teinté.



Les yeux de la connaissance

Nous circulons dans ce monde qui nous entoure et qui ne cesse de nous émerveiller, parmi ceux que nous aimons, parmi les étrangers. Nous rencontrons des humains par nos voyages et nos lectures. Nous mangeons des fruits sucrés, juteux et nous enivrons de plaisirs. Dans la vie courante, nous savons reconnaître l'agresseur comme l'ami, ce qu'il faut éviter ou cueillir. Nous évaluons les pensées qui nous sont proposées avant de les accepter.

Il faut déjà se rendre compte de la vastitude, l'infinie diversité de ce que l'on appelle les connaissances, ce phénomène par lequel nous nous ouvrons à l'entrée de ces objets dans le champ de notre conscience. La diversité de l'univers que nous nous approprions de la sorte laisse entendre la diversité nécessaire des façons de réagir. Mais sommes-nous si sûrs de nos moyens? Quels sont donc ces yeux de la connaissance?

Pour multiples qu'ils soient, ils se doivent également d'être différents. Chaque paire d'yeux saura reconnaître les objets qui lui conviennent sans pour autant saisir ce qui relève des autres yeux. Chacune contribuera à la connaissance globale sa parcelle de

perception de la réalité. Et c'est ainsi que pourra se former de cette réalité une image construite à partir des diverses perceptions, mais uniquement à partir d'elles. Si l'effort de connaissance est restreint la perception de la réalité en sera limitée d'autant.

L'usage de l'expression les « yeux » de la connaissance se veut évidemment une métaphore. Les organes physiques des sens, la vue incluse, ne constituent, en regard de la connaissance, que des portes d'entrée physiques, pour ainsi dire inertes et obligatoires. La vision que procurent les yeux de la connaissance est une évaluation extemporanée de l'objet de connaissance, le plus souvent en fonction de notre expérience. Cette personne que je vois passer devant moi, sur le plan de la connaissance, n'existera pas si je l'ignore ou sera perçue comme un touriste de telle nationalité ou évoquera en moi une poussée de sensualité selon l'évaluation que j'en ferai. Voir ou même regarder n'est pas vraiment connaître. C'est là toute la puissance de l'évaluation de la réalité que procurent les yeux de la connaissance.

Les yeux du corps

Les yeux fondamentaux qui permettent la survie sont *les yeux du corps*. Cette vision des choses correspond au niveau physiologique de notre être, au niveau animal qui, admettons le donc, permet au reste d'exister, même aux plus raffinées des activités intellectuelles. Ces pulsions instinctives sont les moteurs de la vie. La faim, la soif, le retrait du douloureux, l'attraction sexuelle sont autant d'exemples de jauges suivant lesquelles pourront être évaluées les choses et les autres.

Les yeux du cœur

Et puis il y a *les yeux du cœur*, l'univers des émotions. Les choses comme les personnes éveillent en moi des réactions massives

de tout l'être qui ne sont ni le fait des pulsions instinctuelles ni le résultat de manipulations rationnelles. Les émotions constituent une vaste gamme de réactions profondes affectives qui teintent la presque totalité de nos perceptions de la réalité. Notre approche sera d'emblée ouverte, favorable ou bien nous projettera dans le registre défensif, celui du refus. Nous aimerons ou haïrons l'interlocuteur, changeant ainsi l'ensemble du jugement porté à son égard. L'indifférence, l'intérêt ou la frayeur conditionneront le processus de connaissance qui découlera d'une rencontre; les émotions ajoutent un filtre à travers lequel passe ce processus.

Les yeux de la tête

Les yeux de la tête pourront tamponner les réactions et ramener dans l'ordre les excès que peuvent provoquer les instincts et les émotions. La raison, ce gouvernail universel ou en tous cas, cette faculté dont on attend un tel rôle, trône, superbe, comme le flambeau de la qualité humaine. Froide, se basant en principe sur les données factuelles, l'intelligence permet de mesurer objectivement cet univers dans lequel nous évoluons.

Les yeux intérieurs

Mais au-delà de ces trois paires d'yeux du premier niveau, les yeux du corps, du cœur et de la tête, se dresse l'incroyable domaine du monde des *yeux intérieurs*. La réalité, déjà teintée des couleurs qu'y ajoutent les visions primaires, est confrontée avec les données déjà acquises, les mémoires. Les objets sont le plus souvent observés juste suffisamment longtemps pour permettre d'être confrontés avec les données de ces yeux intérieurs puis catalogués en conséquence. Ces yeux intérieurs sont au nombre de trois, la mémoire, l'imagination et la raison.

La mémoire est formée de cette accumulation de connaissances acquises par l'expérience. Elle permet, par un regard rapide portant sur quelques traits essentiels, d'identifier les objets de l'expérience courante. La mémoire permet de sauter aux conclusions sans prolonger indûment le processus de connaissance. En fait, la mémoire remplace la *connaissance* par la *reconnaissance*. Elle reconnaît les objets et les personnes; c'est le niveau de l'agir de la vie courante où l'on se contente d'effleurer d'un regard les choses pour les reconnaître. Tous les yeux de la connaissance contribuent à l'enrichissement de nos connaissances mémorisées.

L'imagination constitue un univers créé de toutes pièces à partir des connaissances accumulées. C'est un monde subjectif où les objets n'ont de réel que ce que l'on veut bien leur prêter. Ce monde peut coller à la réalité comme s'en éloigner. Et si, dans le processus de connaissance, la confrontation de la réalité passe par les données de l'imagination elle crée un monde « imaginaire, un monde virtuel. Selon le degré de contrôle que possède l'individu sur son imaginaire, il pourra en faire tout aussi bien un instrument de recherche scientifique, un outil créateur, qu'un rêve ou un délire déconnecté de la réalité.

Les yeux de la raison s'adressent à cette faculté particulière de l'imagination qui repose sur le raisonnement. C'est l'univers de la construction mentale, de la création des systèmes, de l'élaboration des explications philosophiques. La réflexion poursuivie sur la nature des choses, le comportement des individus ou les grandes préoccupations humaines, conduit aux essais de la pensée constructive; c'est l'univers des constructions mentales. Les yeux de la raison ouvrent la porte aux idéologies. Et si l'on identifie la réalité à travers ces yeux de la raison, on la définit, on la perçoit selon ces visions intellectuelles. On risque de ne plus voir la réalité mais plutôt d'arriver à ne plus percevoir dans la réalité que la confirmation de ses idées préconçues.

Bien simplement, l'univers n'existe pas. Ce qui existe, c'est mon univers. Que je disparaisse, mon univers disparaîtra avec moi. Et cet univers, je le perçois à travers les limites de la condition humaine et aussi à travers les yeux de mon corps, de mon cœur, de ma tête et de mes yeux intérieurs. Je crée donc cet univers à mon image; l'humain est forcé de se créer un monde extérieur personnel..



La condition humaine

La condition humaine est porteuse de quatre limitations fondamentales qui font d'elle l'être qu'elle devient, l'imperfection, l'obligation de croire, la conjoncture et la durée.

L'imperfection

S'il est une caractéristique de toute activité humaine, quelle qu'en soit la nature, une caractéristique qui soit universelle et inéluctable, c'est bien l'imperfection qui les caractérise. Tout ce qu'accomplit l'humain est essentiellement perfectible. Au meilleur, une pensée tiendra, le temps qu'il faut pour qu'elle soit remplacée par une nouvelle qui la réfute ou la complète. Au plan de l'action, il faudrait être simple d'esprit pour attendre la perfection aussi bien de soi que des autres. Mettons de côté pour le moment, les grands prophètes et autres messagers des dieux; ils relèvent d'un autre ordre auquel nous reviendrons.

L'imperfection du corps permet la maladie, le vieillissement et ultimement la mort. Les relations humaines en sont pétries, accumulant les déceptions, exigeant de composer pour pouvoir quand même survivre et profiter des bons moments de la vie. Les systèmes sociaux se succèdent promettant vainement d'améliorer les précédents. La recherche, une quête sans fin du vrai, est élevée en valeur universelle. La compréhension du sens de la vie, la qualité de la science, l'économie, le monde de la santé en sont fondamentalement

inspirés. Vu de plus haut, on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que nos connaissances sont imparfaites.

Peut-on s'étonner, dans de telles conditions, de la présence du mal. Au meilleur, le mal, la souffrance, l'erreur sont partie constituante de notre condition humaine; l'idée d'absence de mal est une aberration ne tenant pas compte de la nature même des choses, des humains. L'erreur intellectuelle, les pires aberrations découlent de cette imperfection fondamentale. La meilleure bonne volonté, ainsi assise sur une connaissance imparfaite, est vouée à générer l'imperfection.

L'obligation de croire

Face à cette tare fondamentale, cette condamnation à l'imperfection, cette limitation essentielle de comprendre ce qui lui arrive, le sens même de sa vie, l'humain est obligé de croire. Il doit tenir pour vraies des choses qu'il ne connaît que partiellement. Il doit admettre pour vérités des affirmations qu'il ne peut ou n'a pas le loisir de vérifier. Puisqu'il ne peut contrôler la totalité de ses connaissances il doit croire avec les autres à un bagage de connaissances généralement admises. Il doit donner son assentiment, tenir pour vrai et véritable, sur la foi de l'autorité ou de la compétence des autres. L'homme est un animal croyant. Il est dans sa nature même d'être obligé de croire.

L'obligation de croire étant aussi universelle que l'imperfection, elle est obligatoirement présente dans tous les secteurs de l'activité humaine. Au risque d'errer en simplifiant, on peut retenir trois niveaux de foi, la foi pragmatique, la foi systémique et la foi des croyances et des religions. La formulation anglaise correspondante ajoute à leur sens; « Reality related faith », « Experience related faith » et « God related faith ».

La foi pragmatique Cette foi pragmatique est la petite sœur de tous les jours. Il s'agit de données simples dont on a l'expérience de la source comme crédible; le journal annonce tel film à tel cinéma et je n'hésite pas à m'y rendre; bien que je n'y sois jamais allé; je crois que la ville de Tabriz existe et j'entreprends le voyage de m'y rendre.. Toutes ces adhésions sont, par expérience, contrôlées ou contrôlables. En somme, la foi pragmatique table avant tout sur l'expérience pratique, sur les faits tangibles ou le consensus fiable.

La science se situe d'emblée à ce niveau. Il sera étonnant d'entendre que cette attitude humaine «positiviste», presque incroyante par définition, doive se soumettre à l'obligation de croire. Mais toutes les données scientifiques sont des actes de foi. L'énoncé fondamental d'une réalité scientifique, d'une découverte, commence toujours en principe par « tout se passe comme si... ». Une vérité scientifique est un énoncé qui attend la contradiction ou le perfectionnement. S'il n'en était pas ainsi, le scientifique serait coupable de la conviction de posséder une vérité immuable. Or, même nous savons que le scientifique, quelque savant qu'il soit, doit constamment suivre l'évolution de la science pour se tenir à date. Il engage sa vie, sa carrière sur des hypothèses raisonnables.

La foi systémique La foi systémique est cette forme de foi dont l'objet est commandé par la pensée, le raisonnement. C'est l'adhésion de l'esprit ou de la volonté à un système proposant une explication, un mode de compréhension des choses de la vie, fondés sur une pensée structurée. L'acceptation ou la soumission sont mobilisées par la richesse du système, la qualité de ceux qui le proposent quand ce n'est pas tout simplement par la fascination de leurs promesses. La vérification de ce système n'est pas disponible ou même possible. C'est à l'expérience, avec le temps, qu'elle sera vérifiée. La *foi*

systémique est liée à l'évaluation de l'expérience temporelle du système.

Ici encore la gamme est large. On peut admettre sans discuter un système simple qui s'impose par la force des choses, comme la conduite automobile à gauche en arrivant sur les routes anglaises. C'est toute une foule de systèmes de cet ordre qui conditionnent spontanément notre vie courante. Ils ne sont pas remis en question mais plutôt imposés par la volonté propre d'un milieu. Par contre, sur le plan intellectuel, le champ est infiniment plus fascinant. Ce sont d'opinions étayées, d'analyses de situations, de systèmes sociologiques ou philosophiques qu'il s'agit.

La foi des croyances et des religions Ces formes de foi constitue le troisième niveau de foi. Ce sont les plus ardentes des fois, pouvant emporter l'adhésion profonde de la raison et du cœur, sans discussion. Elles sont issues de lointaines mythologies ou de personnages fondateurs dont le message, transmis oralement, comporte généralement plusieurs versions. Certaines se disent la parole de leur dieu révélée à son prophète. Après une tradition orale de durée variable elles sont consignées par écrit. Ce texte, représentant la parole divine acquiert donc par la force des choses une totale immutabilité. Mais comme les textes datent de plusieurs siècles et ont subi l'interprétation de nombreux scribes ils se présentent en plusieurs versions. Le dogme intervient alors, défini par l'autorité pour préciser la *vérité*.

Des notions abstraites peuvent être investies des mêmes privilèges que les religions, citons « la sublime foi patriotique, démocratique et humaine » (Hugo) ou encore le « Liberté,Égalité, Fraternité » de la révolution française. Elles ont su conduire en chantant, des millions d'hommes à la mort. De tels systèmes de

pensée sociopolitique éblouissent régulièrement les humains. L'expérience du Communisme est probablement celle qui s'est rapprochée le plus des grandes religions; elle fut cependant rapidement happée par l'intérêt des moins purs.

Les fois et les croyances sont irrévocablement liées aux cultures des sociétés; elles y naissent et s'y développent simultanément. Chacun y puise la trame de son univers.

La conjoncture

Quelle que soit l'activité à laquelle se prête l'humain, celle-ci se déroulera à un moment ponctuel de l'histoire qui commandera un ensemble donné de circonstances concomitantes. C'est là la conjoncture, cet assemblage particulier de circonstances, de présences, d'attitudes et de connaissances qui caractérisent un événement, fut-il public ou personnel. Telle parole n'aura d'influence qu'en fonction de l'état d'âme de ceux qui la reçoivent. Une candidature sera rejetée à cause de la présence de tel autre concurrent. Une maladie subite empêchera d'accomplir une action. Une tempête mettra fin à un magnifique projet. La pensée la plus extraordinaire sera sans influence parce qu'en avance sur son temps et non comprise. L'activité humaine ne peut se libérer de la gangue du moment présent. C'est la seule vie que nous puissions nous offrir, un déroulement au jour le jour, d'un moment à l'autre, avec son assemblage ponctuel de circonstances. La conjoncture est la troisième limitation dont est porteuse la condition humaine.

La durée

A la conjoncture s'ajoute encore la durée, l'insertion dans le temps, suppose, entre un commencement et une fin, un déroulement. Cette succession de moments doublée des limitations imposées par la

conjoncture font de la vie un incessant recommencement. Chaque instant est la somme neuve d'une conjoncture nouvelle, le monde lui-même un éternel recommencement.

Voilà donc cette nature fragilisée, imparfaite, obligée de croire, soumise à la conjoncture et à la durée, forcée de marcher sur le chemin de la connaissance de la réalité. Mais quels sont chez cet humain, si démuné soit-il, les instruments dont il dispose pour diriger son existence? Pourquoi, comment poursuivre?



La voie obligatoire

La gageure de l'existence réside donc ultimement dans le maintien de l'équilibre entre les trois réalités constituant l'univers, moi, les autres et le monde matériel dans lequel nous vivons. Pour achever ce résultat, ces réalités seront perçues à travers nos sens, évaluées selon nos instincts et nos émotions, comparées à nos mémoires et nos imaginations pour finalement être jaugées selon les constructions de notre raison. Mais cet effort sera poursuivi par moi et par tous les autres, dans toute l'imperfection, les fois boiteuses et les conjonctures qui découlent de notre condition humaine et cela recommencé sans cesse, une quête jamais terminée.

Le devoir de connaissance

La Voie est un sentier obligatoire où chacun s'engage seul et il n'y a qu'une voie possible. Elle commence par la quête de la connaissance. Pour bien connaître ce qui se présente à nous, il faut laisser au regard le temps de voir les choses telles qu'elles sont. Il faut soutenir l'attention suffisamment longuement pour permettre de voir le monde extérieur tel qu'il est avant de lui substituer la nature que lui prêteront nos instincts ou nos émotions ou encore de

l'identifier à nos mémoires, à nos constructions mentales ou à nos fois. Ce n'est qu'après une telle perception profonde, que la connaissance pourra enrichir notre univers personnel. Parfaire la connaissance n'est pas une option; c'est une obligation. Nous avons, vis à vis nous-mêmes d'abord et les autres ensuite, ce devoir de justice. L'humain ne peut penser et agir qu'en fonction des connaissances qu'il possède. Elles sont le matériel sur lequel opèrent tous nos moyens.

L'obligation de sagesse

Au devoir de connaissance s'ajoute l'obligation de sagesse. Car l'effort de connaissance lui-même est soumis aux limitations de la condition humaine. Ces connaissances sont imparfaites, elles se contredisent même souvent. Elles croissent avec l'expérience, s'améliorent, changent et commandent en conséquence une constante révision. La véritable sagesse consiste en une réconciliation de nos connaissances acquises.

La tâche est à la limite de nos forces car au-delà de cette conciliation primordiale il faudra maintenir en perspective ce que nous apprennent les trois tables précédentes. Il faudra concilier les tensions entre les trois piliers de l'univers réel. Les moyens à notre disposition pour prendre connaissance de cet univers devront être mis en œuvre judicieusement pour percevoir la réalité sous toutes ces facettes. Et encore il faudra dans cesse garder à l'esprit les pénibles limitations de notre condition humaine.

Ce qui vient d'être décrit, ce constant cheminement dans la quête de l'équilibre en toute équanimité, c'est cela la sagesse. Et la sagesse comme toutes les réalisations humaines est une recherche, une constante démarche, un horizon qui s'éloigne à mesure qu'on s'en approche.

L'effort de vivre en conséquence

Ce cheminement ne peut se faire sans effort. L'humain est une plante qui nécessite tuteurage, émondage, arrosage. Il n'y a pas de plus grande erreur que de se prendre pour acquis. La volonté qui soutient l'effort de poursuivre est une qualité fondamentale de l'être, aussi diversement distribuée parmi les humains que l'intelligence, l'imagination ou la richesse des sentiments ou encore, la santé. Plusieurs s'engagent dans la voie en réponse à un besoin intérieur pressant, au désir de combler l'imperfection qu'ils ressentent. Pour certains, le sentiment d'errer, l'absence de sens à la vie sont un moteur suffisant. Pour d'autres, il faudra que leur soit indiqué le chemin et qu'on les accompagne. Hélas, pour un certain nombre encore, il n'y a rien à faire et ils seront soumis aux fois passagères du moment sans discrimination, irrémédiablement manipulés.

Une vision plus juste de la réalité commande, à moins d'une étonnante dissociation intérieure, un ajustement du mode de vie en conséquence. L'harmonie, l'équanimité qui résultent de la sagesse doivent se traduire en pensées, en paroles et en actes. Les actes de tous les moments de tous les jours doivent s'accorder avec cette vision. Toute croyance, toute religion, toute culture qui conduit à la sagesse sont des secours que l'on ne peut refuser. Le perfectionnement du mode de vie est l'aboutissant nécessaire de la voie, le troisième et essentiel rayon de la roue de la vie. Cette étape requiert aussi le même effort constant, la même attention de tous les moments. Mais une fois en mouvement, la roue tourne et chaque effort à quelque niveau que ce soit ajoute au mouvement, chaque niveau participant au perfectionnement de l'ensemble. Une fois mise en branle la roue continue de tourner, sinon c'en est fait de la vie.

Comment poursuivre? Comment avoir encore le courage de poursuivre? C'est qu'il n'y a pas vraiment de choix. Il n'y a pas non plus vraiment le choix de le bien faire ou pas. Il le faut si l'on désire le moindrement être en possession de sa destinée plutôt que de traverser l'existence, ballotté comme une feuille morte au vent d'automne. Et puis il y a cette aspiration profonde de vaincre l'imperfection, ce pénible décalage entre nos aspirations capables de contempler l'infini et nos actions. Enfin, il y a cette immersion dans la société des autres *moi* se partageant le monde matériel qui réclame l'équilibre. Il n'y a qu'une façon de vivre, c'est de poursuivre.





Vade-mecum

*Il aurait suffi d'écrire une seule page contenant ce qui suit.
Un ordre universel pourrait tenir dans ces seules quatre
tables; tout le reste ne peut être qu'approximation.*

La table de vérité

*Trois réalités fondamentales constituent véritablement
mon univers,*

moi,

les autres

et ce monde qui nous supporte

La table de la connaissance

Quatre paires d'yeux nous permettent de prendre connaissance du monde extérieur

les yeux du corps ,

les yeux du cœur

les yeux de la tête et

les yeux intérieurs

La table de la condition humaine

Une capacité de penser l'infini porteuse de quatre limitations,

l'imperfection,

l'obligation de croire,

le poids de la conjoncture

et de la durée.

La table de la voie

Une démarche, seul, avec comme uniques règles

le devoir de connaissances,

l'obligation de sagesse,

l'effort de vivree en conséquence

Cela suffirait si seulement nous savions maintenir le cap. Tout le reste est approximations comme le martellement du sculpteur, les touches du peintre, reprenant sans cesse la même œuvre.

Alors, *Pour un ordre universel?*. Oui; je n'ai aucun doute, mais je n'y crois pas. Je crois fermement pourtant à la grande paix, à la grande sérénité de vivre sagement. Pourquoi? Martin Buber essaie de le dire: «*Pourquoi faire retour sur moi-même, pourquoi embrasser ma voie particulière, pourquoi unifier mon être? Et voici la réponse; pas pour moi...Commencer par soi, mais non finir par soi; se prendre pour point de départ mais non pour but; se connaître, mais non se préoccuper de soi*»



Légendes et référence

p. 36 Caractère calligraphique japonais “Mushin” ; Hiragana de “One Hundred Poems”, œuvre poétique médiévale circa 1112 .

p. 42 Martin Buber, *Le chemin de l’homme*; Éditions du Rocher, 1989.

p. 42 Pendentif; hiéroglyphe “Ankh” , signe de vie égyptien, symbolisé par la sandale, la marche.

